

Intermédialités

Figuralité et envisagement. Introduction

Johanne Villeneuve

Envisager

Numéro 8, automne 2006

URI : id.erudit.org/iderudit/1005536ar

DOI : [10.7202/1005536ar](https://doi.org/10.7202/1005536ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue intermédialités (Presses de l'Université de Montréal)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villeneuve, J. (2006). Figuralité et envisagement. Introduction. *Intermédialités*, (8), 9–11. doi:10.7202/1005536ar

Tous droits réservés © Revue Intermédialités, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Figuralité et envisagement

Introduction

JOHANNE VILLENEUVE

9

Les visages s'imposent sous diverses formes et relations, en divers retours — souvenirs, empreintes, projections —, par effets de présence (variations sur la matière), sous la condition du temps et de l'espace. C'est ainsi, seulement, qu'on peut interroger le visage, à condition d'en saisir les jeux de relation qui sont, en définitive, des enjeux de médiation. Car le visage opère un tel champ de forces qu'il en apparaît densément chargé d'intermédialité.

Ce qui se passe dans un visage ou « avec » lui l'est en effet toujours « entre » des visages, puisqu'il faut un regard pour s'en saisir et que tout regard suppose un autre visage, plus souvent qu'autrement absent à lui-même, quoi que soumis à toutes les projections possibles dans le regard de l'autre. C'est bien ce qui distingue, par exemple, la captation mécanique ou électronique de sa saisie en tant que regard. Qu'un visage résiste et se refuse au regard n'y change rien. Au contraire, c'est souvent lorsque rien n'arrive à *passer* que la médiation apparaît le mieux, tel un négatif révélant son efficace ou sa puissance, puisque tout semble alors mobilisé par l'échec. Mais que le visage offre la scène d'un tel déploiement d'attentes, de litiges, de spéculations et de fascinations tient sans doute à sa double vocation, entre *figuralité* et *envisagement*.

Au-delà des catégories de la « surface » et de « l'expression » aisément repérables dans l'étude du visage ou dans sa description, la visagéité engage de manière pareillement dynamique deux visées techniques dont les apex se croisent en bout de ligne, mais qui supposent néanmoins des modalités d'appréhension différentes: « figurer » et « envisager ». Si toute figure demande à être envisagée (au sens d'être vue), on ne peut réduire la figure à son envisagement. Pour s'en convaincre, il suffit d'en faire coïncider les contraires — leur irréductibilité éclate au jour: dévisager ne suppose jamais que l'on défigure, bien que la défiguration incite au dévisagement. Si *figuralité* et *envisagement* se rejoignent parfois, les

deux visées méritent d'être distinguées, dans la mesure où ce qui les sépare fait mieux voir les différents litiges qui occupent la question du visage.

D'emblée, la question du visage semble appeler celle de l'image, comme si l'une était issue de l'autre — cela étant, faut-il le préciser, le produit d'une historicité, voire de la propension d'une culture pour laquelle toute figuralité trouve sa source et sa légitimité dans un visage. Les *acheiropoïètes* de l'Orient chrétien témoignent en effet d'une nouvelle épistémologie de l'image basée sur la figuralité du Christ. La question du visage inaugure alors celle du langage et de son « avènementialité », faisant déferler autour d'elle la multitude des figurations possibles ; le visage *comme médiation*, pour reprendre les termes d'André Habib au sujet de Chris Marker. Le visage comme point de mire fantasmatique de toute image et point de chute de toute figurabilité, voilà une obsession qui traverse autant le christianisme que la psychanalyse et l'histoire des techniques de l'image comprises dans leur dimension auratique, de la photographie au cinéma, en passant par la peinture. En tant que *figure*, le visage impose une première herméneutique de l'intermedia. Comme l'écrit Glenn A. Peers au sujet du fameux Mandyion byzantin, le visage est le site d'une richesse textuelle où se conjoignent le corps et l'esprit, ou, comme le suggère Anne-Élaine Cliche, il est le « lieu d'un déchiffrement ». En filer la métaphore « figurale », c'est revenir aux anciennes physiognomonies, à la trame antique de la « surface trompeuse », à celles de la « légende » et de la « face cachée » — autant de clichés qui disent leur vérité, mais qui méritent d'être revus dans une perspective intermédiaire, c'est-à-dire une perspective qui tienne compte de l'historicité des images et de leurs techniques de production, d'enregistrement et de reproduction. Une perspective qui tienne compte, donc, des échanges et sublimations entre la matérialité des images et du visage, entre la matière et l'immatérialité, entre le visible et l'invisible.

Mais la question du visage, en tant qu'elle suppose aussi l'*envisagement*, déporte la réputation de l'image du côté des enjeux sociaux, interculturels et intersubjectifs. Pour le dire comme Mieke Bal, il s'agit bien de répondre aux conditions d'une expérience qui consiste à « faire face ». S'ouvre alors le champ des enjeux identitaires et collectifs, celui d'une « époqualité » des visages, de leurs médiations techniques et de leur historicité en fonction de groupes sociaux, de tensions et de rapports interculturels. Ce que Bal appelle « l'esthétique migratoire » va dans le sens de l'envisagement, à l'encontre de la visagité en tant qu'image. L'image vidéographique qu'elle nous propose tire justement le visage hors de la visagité pour mieux le relancer dans l'espace de l'expérience, en l'occurrence, celle de la rencontre et de l'intermédialité. Le visage est alors l'interface, le nœud d'une interaction et la voie de passage entre des lieux, des cultures, des identités. Car la question du visage suscite aussi les litiges entre le même et l'autre ; il ouvre « le champ de la férocité et de l'agressivité » (Cliche),

voire d'une impossible communication. L'intermedia n'est pas toujours un lieu euphorique.

À travers ces recoupements se profilent trois enjeux pour l'intermédialité du visage. Le premier enjeu est celui que constitue le paradigme technologique, en particulier quand il s'agit de placer la question du visage au centre d'une nouvelle configuration médiatique : tantôt elle apparaît essentielle à la compréhension d'un régime d'historicité (Goerlitz, Werth), tantôt elle révèle de manière heuristique le potentiel intermédiatique des images (Peers, Habib), quand elle ne fournit pas le prétexte à une conception « panthéiste » du cinéma (El Khachab). Le second enjeu mobilise un vieux paradigme présent tant dans l'histoire littéraire qu'en histoire de l'art, soit celui du « portrait ». Le visage y produit une forte discursivité autour des notions de « modèle » et d'identité, mais surtout des rapports de force qui engagent l'histoire de la peinture et de la littérature, celle de la médecine et de la psychologie, en plus de convoquer ensemble les sphères du judiciaire et de l'intime. L'intermédialité du visage compose alors avec l'*ekphrasis* et la mise en abyme (Desjardins), une « histoire secrète de la peinture dérobante » où le portrait suppose l'invention d'une scénographie (Chantoury-Lacombe), mais aussi l'historicité du portrait d'identité depuis la fiche judiciaire jusqu'à la biométrie (Samson). Le troisième enjeu mobilise une réflexion autour de la subjectivité et de l'intersubjectivité. Tantôt il s'agit de reconsidérer les tensions entre le sujet et l'autre, dans la mesure où le visage est le lieu d'une rencontre, parfois jusque dans la cruauté (Cliche), tantôt il s'agit d'interroger les tribulations d'un visage légendaire et de sa désobjectivation (Villeneuve) ou de redéfinir le visage en fonction de l'expérience contemporaine de la migration (Bal).

À tout ceci n'échappent pas les nombreuses destinations du visage, ses transformations et ses résistances au sein même des médias et des pratiques. En l'occurrence, le dossier visuel proposé dans ce numéro, conçu à l'origine sur un support vidéographique dans le cadre d'une installation, oblige cette fois le lecteur à *manquer* la destination d'une œuvre qui suppose un parcours, voire un acte de présence de sa part, une rencontre avec des voix et des visages enregistrés qui ne saurait avoir lieu sur les pages inertes d'une revue imprimée. Mais ce n'est qu'au prix de cette perte, voire de cette ironie, que les visages de ces femmes s'adressant à leur famille composeront une trame commune avec les visages de Chris Marker et ceux de Ghirlandaio, produisant d'autres rencontres et d'autres rapports intersubjectifs. La réduction aux deux « dimensions papier » de ces « présences à l'écran », loin de produire un aplatissement médiatique, produit encore de l'intermédialité. La densité matérielle et la richesse sémiotique des médiations ne dépendent donc pas de l'avancée technologique des appareils, mais de leur potentiel intermédiatique et de leur capacité à transiger les uns avec les autres dans des termes qui les débordent, allant jusqu'à les contraindre à *s'envisager*.